Document generated on 04/25/2024 2:15 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Grande culture et Basse-Ville

Emmanuel Bouchard, *Au passage*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2008, 132 p., 16,95 $

David Dorais

Number 102, Summer 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61268ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dorais, D. (2010). Review of [Grande culture et Basse-Ville / Emmanuel Bouchard, *Au passage*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2008, 132 p., 16,95 $]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (102), 82–85.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

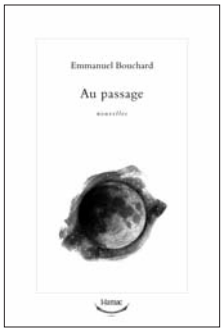
qui leur ressemblent comme une goutte d'eau à une autre […]. On vit donc dans de petits appartements du Plateau-Mont-Royal dont on ne sort presque jamais. » (*La Presse*, 29 février 2004, « Lectures », p. 9). *Êtes-vous mariée à un psychopathe ?* ne fait que confirmer ces observations.

Le détour par l'autofiction pris par Nadine Bismuth dans *Scrapbook* a donc laissé des marques : l'univers de la fiction tend à se confondre avec celui de l'auteure elle-même. Bien sûr, il est recommandé de n'écrire que sur ce qu'on connaît, mais cette voie aussi a ses défauts, d'autant plus que les écrivains (au Québec, mais ce doit être la même chose au moins dans tous les pays occidentaux) ont à peu près tous le même profil : éducation universitaire, résidence en ville, profession dans le domaine des médias ou de l'enseignement, goûts à la fine pointe de la mode… Une inventivité trop paresseuse produira des œuvres à l'image de ces vies. L'inspiration ne sortira pas de l'appartement, en fait n'ira guère plus loin que la table du salon, sur laquelle sont empilées des revues de filles.

David Dorais

Grande culture et Basse-Ville

Emmanuel Bouchard, *Au passage*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2008, 132 p., 16,95 $.



On observe ces derniers temps un regain de vitalité dans le milieu littéraire à Québec. En témoignent l'ouverture prochaine de la Maison de la littérature (création de l'Institut canadien de Québec) et l'apparition récente de jeunes maisons d'édition, comme Alto, ou de collections ouvertes à la nouveauté, comme la collection « Hamac » chez Septentrion. C'est dans cette dernière qu'Emmanuel Bouchard, enseignant et docteur en littérature, fait paraître son premier livre, un recueil de nouvelles courtes intitulé *Au passage*. Ces histoires se présentent comme de petits épisodes dans la vie de gens ayant en commun d'habiter dans la Basse-Ville de

Québec. Se tenant loin des images toutes faites que convoque la Basse-Ville — lieu misérable où vivent les prolétaires, ou bien lieu ultra-branché que fréquentent les bourgeois de la Haute-Ville —, Emmanuel Bouchard choisit d'exploiter une veine onirique, dans laquelle le merveilleux et la magie peuvent surgir du quotidien le plus banal.

Bouchard entame son recueil par une « Ouverture » basée sur un imaginaire du fragment. De retour d'un voyage, un homme se dirige dans le quartier Saint-Roch, impatient et soulagé de retrouver bientôt son foyer. En chemin, il s'arrête sur la place de l'Université du Québec, « au centre de l'étrange sculpture composée de quatre panneaux d'aluminium perforés ». Sur cette œuvre, il trouve des lettres disparates, des parties de mots dont le sens se dérobe toujours, disparu dans les trous criblant la sculpture : « Les panneaux multiplient les interruptions : l'homme s'en approche et y remarque les indices d'un texte dont la plus grande partie devrait se trouver dans chaque percée. Entre les trous et au début de chaque ligne, quelques lettres, parfois incomplètement gravées : *L', et, ls, di, ha, s'*. […] L'homme hésite à bouger. De ce centre idéal, il prend la mesure de son quartier par la lunette de l'une ou l'autre des quatre cent soixante-seize ouvertures. » Ainsi, dès le début du recueil, le point de vue est donné : les histoires que l'on s'apprête à lire sont parcellaires. Ce sont des bribes, mais elles appartiennent à une réalité plus grande, qui les relie et leur donne un sens, de même que, à partir de la sculpture, des morceaux de ville sont vus à travers les perforations, détachés du tissu urbain qui constitue la toile de fond. Le recueil de Bouchard s'articule, sur le plan humain autant que sur le plan formel, selon une tension entre la dispersion et la réunion, tentant de remédier à celle-là par celle-ci. Ainsi, la solitude et l'errance qui caractérisent le narrateur du prologue sont également le lot de plusieurs personnages dans *Au passage*. Cette dérive, l'auteur tente de la pallier en donnant la primauté à deux thèmes : les heureuses coïncidences et la force rédemptrice de l'art.

De nombreux personnages vivant seuls voient, l'espace de quelques pages, leur trajectoire être croisée par celle d'une

autre personne, surgie de nulle part, mais dont l'apparition amènera l'amitié ou l'amour, ou du moins l'espoir. C'est le cas d'une sondeuse téléphonique qui se rend compte qu'elle a téléphoné par hasard chez un couple aperçu dans un café deux jours auparavant, couple dont la tendresse l'avait éblouie. C'est aussi le cas d'un veuf qui croise au marché une inconnue qui lui plaît ; elle finira par lui offrir une tomate écrasée, celle qu'il a échappée et qu'elle a écrasée par accident. Dans une autre nouvelle, un vieil aveugle trouve sur son chemin une femme avec qui il développe une relation sentimentale. Toutes ces rencontres fortuites et chanceuses représentent des situations humbles, les aléas d'une vie de quartier dont les conséquences, pourtant, se révèlent gratifiantes pour le personnage principal. De cette façon, des êtres atomisés parviennent à vaincre la séparation.

À ces heureuses rencontres se superpose souvent quelque forme artistique. Chez Emmanuel Bouchard, l'art intervient pour consolider, voire sanctifier la réunion des individus et en même temps lui donner une portée plus large, universelle. Ainsi, par générosité gratuite, un homme amène une jeune sans-abri voir une pièce de théâtre, dont elle ressort bouleversée. Un petit garçon croise un ferrailleur de la Basse-Ville qui, découvre-t-on, fournit en métaux un sculpteur réputé. Une jeune femme devient fascinée par un danseur de claquettes qui pratique sur le toit de l'immeuble d'en face jusqu'à ce que la lune, projecteur géant, connaisse une éclipse et le fasse disparaître. Chaque fois, l'art prête une profondeur et une noblesse à des événements apparemment banals. Sans compter les nombreuses références littéraires (Miron, Saint-Denys Garneau, Gabrielle Roy, etc.) qui permettent à l'auteur de rendre hommage à des écrivains qu'il aime (suppose-t-on) et sous l'égide desquels il entend peut-être se placer.

À la lecture du recueil d'Emmanuel Bouchard, on pense parfois à Jacques Poulin. Pas pour le style, moins maîtrisé bien que tout aussi simple, mais pour le décor pris à la Vieille Capitale, pour les histoires d'amour délicates, pour l'atmosphère faite d'une douceur et d'une gentillesse qui n'évitent

pas toujours la mièvrerie et pour la révérence envers de grands écrivains tutélaires. Si certaines nouvelles d'*Au passage* peuvent apparaître un peu trop doucereuses et superficielles, elles constituent au moins un véritable acte de foi envers la littérature, et la culture en général.

David Dorais

Des gars ben ordinaires

Nicolas Charrette, *Jour de chance*, Montréal, Boréal, 2009, 232 p., 24,95 $.

Jour de chance est la première œuvre de Nicolas Charrette, jeune auteur enseignant au niveau collégial. Ce recueil de nouvelles s'inscrit dans une lignée réaliste où il s'agit de retirer du quotidien des moments qui, une fois passés par le filtre de la littérature, révèlent leur portée dramatique. Les situations mises en scène dans le livre de Nicolas Charrette n'ont donc rien d'inouï. Par exemple, un homme mûr prend soudain conscience de la beauté de sa fille de 17 ans quand il la surprend en compagnie d'un jeune homme. Ou bien un mari néglige sa femme pour mener des transactions dans son pool de hockey. Ou encore, un jeune homme obsédé par son apparence va à la salle d'entraînement. Des gens ordinaires à qui rien de spectaculaire n'arrive.

Pourtant, décrire de cette façon le contenu des nouvelles ne leur rend pas justice. En effet, Charrette s'applique chaque fois à raconter l'histoire « de l'intérieur », à l'aide d'un narrateur interne ou d'un narrateur aligné sur le personnage principal. De cette manière, la situation (banale vue de l'extérieur, comme en témoignent les personnages secondaires qui croisent la route du héros et qui souvent réagissent avec indifférence ou incompréhension à ses angoisses) se présente sous un jour plus troublant, plus énigmatique. Car le récit débute souvent *in medias res*, en plein milieu d'un geste ou d'une action. Quelques exemples de débuts de nouvelles :